

Le Poète sans livre

par

ÉRIC MARTY

Pour aborder les relations de Gide et de l'Algérie, peut-être faut-il en préalable trancher le problème politique qui pèse sur ces liens et qui parasite souvent en France la compréhension de leur véritable nature. On s'étonne en effet, la plupart du temps, que Gide, qui a su percevoir presque immédiatement en Afrique noire l'oppression coloniale, qui lors de son voyage en URSS en 1936 a été l'un des tout premiers, à son retour, à dénoncer le stalinisme et l'oppression bureaucratique, on s'étonne donc que Gide, au cours de ses multiples voyages en Afrique du nord et plus particulièrement en Algérie, se soit tu, et finalement par ce silence, ait cautionné l'entreprise coloniale française et même y ait participé. Cet étonnement est le plus souvent un étonnement feint qui cache mal l'envie de trouver là un défaut si essentiel qu'il disqualifie l'œuvre de Gide dans son entier ou du moins jette sur lui un lourd soupçon. À ce silence, auquel on pourrait apporter mille explications, les critiques de Gide généralement trouvent une explication unique qui ne fait que le condamner davantage : l'Afrique du nord aurait été pour lui un sorte de territoire de ses plaisirs pédophiliques, et ce sont ces plaisirs qui l'auraient poussé au silence, à la complicité avec le système colonial. Les corps d'adolescents arabes lui auraient caché la misère, l'oppression, le système économique de spoliation.

Une telle interprétation est peut-être un peu trop vraisemblable pour être reçue comme vraie, en tout cas trop simple pour ne pas laisser d'autres hypothèses apparaître.

Sans doute, pour comprendre en quoi l'aventure personnelle de Gide a une signification propre, peut-être faut-il quitter les conventions idéologiques et faire le pari de s'appuyer sur la subjectivité qui est toujours, on le sait, plus complexe.

Si Gide apparemment n'a pas vu le colonialisme ou du moins si le colonialisme n'a pas fait l'objet pour Gide d'un discours particulier, s'il n'a pas été tout de suite saisi par le phénomène de l'oppression, c'est parce que ce monde colonisé, opprimé, spolié a d'abord été pour lui, pour son univers subjectif, un espace de libération personnel. Comment Gide aurait-il pu avoir la prétention de penser à la libération d'un peuple dont le premier don qu'il lui faisait était celui de sa propre liberté ? Et l'on arrive à ce paradoxe, qui n'en est peut-être pas un si l'on suit la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, que, en réalité, Gide s'est placé à l'égard du pays colonisé comme le maître au moment où il perd sa maîtrise, où il perd toute maîtrise et tout pouvoir dans la mesure où il se rend compte que sa propre liberté, c'est l'Autre, c'est l'opprimé qui la détient. Au fond, pour comprendre Gide, il suffit de dialectique, il suffit de comprendre qu'il se place subjectivement au-delà de la relation colon/colonisé telle qu'elle prévalait historiquement et objectivement pour une autre relation dans laquelle les hiérarchies sont renversées, les places de pouvoir abolies, les structures de puissances suspendues. Ce qu'il faut admettre, c'est qu'au sein d'une situation historique donnée, une situation lourde d'enjeux politiques, économiques, idéologiques, un sujet puisse connaître une aventure subjective qui le libère du rôle social que ses origines lui imposent. Ainsi le peuple colonisé n'est pas toujours un peuple à défendre, un peuple sur lequel l'intellectuel occidental apporte, dans un mouvement de compassion, une idéologie libératrice, le peuple colonisé peut être aussi celui qui possède ce que le colonisateur ne possède pas et est incapable de posséder : écouter ce peuple, le voir, l'entendre, ce n'est pas seulement écouter, voir et entendre ses souffrances, c'est peut-être aussi écouter, voir et entendre ce qu'il possède et qu'on ne peut lui dérober à moins de se faire l'un des siens. Évidemment, ce que possède le colonisé est sans valeur pour le colonisateur une fois qu'il s'est saisi des choses tangibles (la terre et le pouvoir), c'est pourquoi il n'y fait guère attention. Gide, lui, est fasciné en Algérie comme dans toute l'Afrique du Nord par ce trésor libérateur dans lequel il se forgera peu à peu une nouvelle identité : le dénuement, le nomadisme, la nudité, la gratuité : tout le contraire de la misère pour lui.

*

À l'origine peut-être de cette relation si particulière au monde arabe, il y a un initiateur : Athman, le poète Athman pourrait-on dire, qu'il ren-

contre lors de son premier séjour en 1893, à vingt-quatre ans, en arrivant à Biskra, malade de tuberculose, et qui demeurera longtemps l'intercesseur, l'intermédiaire entre lui et le monde arabe. Si jusque-là la Mère a été une sorte de guide, elle est soudainement remplacée par l'enfant oisif, l'enfant poète (il a alors quinze ans), l'enfant qui détient une vérité essentielle. Ce n'est sans doute pas par hasard si la dispute la plus violente que Gide eut avec elle tourna autour d'Athman en mars 1895, lorsqu'il veut le ramener en France, comme si celui qui guidait au désert devait demeurer le compagnon y compris une fois de retour à Paris. Mais si l'expérience algérienne n'avait eu comme seul effet qu'un effet psychologique (libérer Gide de sa mère), l'expérience eût été restreinte, ce sont bien d'autres enjeux qui sont alors en cause.

*

Malgré son originalité, Gide, jusqu'à son départ pour l'Afrique du Nord, était resté dans la mystique du Livre, chère aux symbolistes depuis Mallarmé ; or, la véritable révolution spirituelle qui s'opère grâce à ce voyage aboutit précisément à abjurer cette fascination. Ce n'est pas que de manière naïve Gide ait découvert là-bas la « vraie vie », mais il comprend qu'écrire doit amener à une autre forme de subjectivité : le sacrifice de soi menait au fétichisme de l'œuvre, il doit maintenant conduire à autre chose. Ces paroles qu'il adresse à Saül dans *Les Nourritures terrestres* sont aussi adressées à lui-même : « Dans le désert, à la recherche des ânesses — tu ne les retrouvais pas, tes ânesses — mais bien la royauté que tu ne cherchais pas. » Telle a pu être, pour Gide, l'expérience du désert : la découverte d'une royauté sensuelle, née d'une ascèse qui n'a plus le Livre comme objet de culte : « Je me sentais si glorieux que quelque douleur n'eût fait, je crois, que m'exalter encore davantage. Je présidais à tout, sur tout, mais c'était d'une manière impersonnelle : je m'oubliais, m'éperdais dans une volupté imprécise, m'y dévouais absolument. »

D'une certaine manière, la découverte de l'Afrique du nord a coupé la vie de Gide en deux ; il en revient totalement étranger aux préoccupations de son milieu, avec un « secret de ressuscité » qui lui fait tout d'abord connaître « cette sorte d'angoisse que dut goûter Lazare échappé de son tombeau ».

Nomadisme et dénudation, tels pourraient être les maîtres-mots de Gide alors :

Ô torrents écumeux ! cascades, lacs gelés [...] transparents palais de la mer, votre fraîcheur m'attire, puis sur le sable blond, le doux repos près du repliement de la vague, car ce n'était pas seulement le bain que j'aimais, mais la mythologique attente ensuite, de l'enveloppement nu du dieu : en mon corps pénétré de rayons, il me semblait goûter je ne sais quel bienfait chimique ;

j'oubliais, avec mes vêtements, tourments, contraintes, sollicitudes et, tandis que se volatilisait tout vouloir, je laissais les sensations, en moi poreux comme une ruche, secrètement distiller ce miel qui coula dans mes *Nourritures*. (*Si le grain ne meurt*).

Cet hymne à la nudité revient sous d'autres formes, par exemple à propos de la traduction des *Mille et Une Nuits* de Mardrus, il écrit :

On lit ce livre comme on voyage ; partons-nous, que ce soit sans bagages ; il faut n'emporter rien, oublier tout ; ici, comme à Bagdad, l'habit européen fait tache si l'on ne peut d'abord s'y vêtir à l'arabe, alors il faut y entrer nu. J'eus la chance d'entrer nu dans ce livre.

Ce vertige de la nudité ne concerne pas seulement le corps, mais aussi, de manière peut-être plus significative encore, la relation à la propriété dont les *Nourritures* chantent l'abolition. C'est aussi l'abolition du livre comme fétiche, comme objet clos et fixe que chantent *Les Nourritures terrestres* dans la célèbre formule finale où Gide s'adresse au disciple : « Nathanaël, à présent, jette mon livre... » répétée trois fois et par laquelle il invite le lecteur à une nouvelle relation à la lecture et à l'écriture : le livre n'appartient plus à l'univers embaumé de la bibliothèque, il se dissout avec le lecteur, avec la lecture et disparaît une fois celle-ci achevée.

Athman est précisément la figure de l'écrivain sans livre, de celui qu'au fond Gide imite en appelant son lecteur à ne pas s'attacher à l'écriture comme objet. Voici le portrait qu'il en fait dans *Si le grain ne meurt* :

Au demeurant, [...] aussi peu fait pour gagner de l'argent qu'un poète, mais au contraire toujours prêt à dépenser et à donner. Quand il nous racontait ses rêves, on comprenait ceux de Joseph. Il aimait beaucoup les histoires, en savait beaucoup et les disait avec une gaucherie et une lenteur que Paul et moi nous nous plaignions à trouver orientales. Il était indolent et musard et possédait à un haut degré cette charmante faculté de s'exagérer son bonheur et d'évanouir le souci présent dans le rêve, l'espoir ou l'ivresse. Il m'aida beaucoup à comprendre que, si le peuple arabe, artiste pourtant, a produit si peu d'œuvres d'art, c'est qu'il ne cherche point à thésauriser ses joies.

Athman devient ici une sorte de modèle : celui d'une poésie de la dépense, du gaspillage heureux, de la non-thésaurisation et qui en France n'a connu qu'un seul exemple : celui de Rimbaud auquel on pense constamment à propos d'Athman, bien que Gide ne le cite jamais. Deux ans plus tard, de retour à Biskra, c'est encore le poète sans livre qui apparaît :

Athman passe le jour et la nuit à faire des vers. Parfois, il trouve de jolies choses :

Sous les palmiers, il n'y a pas de concerts...

ou encore :

Celui qui connaît
L'amour a bien bu l'eau amère

Et le temps ne l'intéresse plus,
 mais j'ai peur souvent, qu'il ne les trouve par hasard. D'ailleurs, il n'a que dix-sept ans.

Cet âge mythique qui à nouveau est une référence faite à Rimbaud. C'est cette année-là que Gide recueille deux poèmes d'Athman :

Deux ans j'ai cessé de faire l'amour et j'ai dit être religieux.
 J'ai fait mon voyage dans le Nord ; j'ai trouvé dans la fête, Baya...
 Elle a mis le peigne et les boucles d'oreilles.
 Et le poignard, avec la glace...
 Ses cheveux tombent de tous côtés,
 Pesés avec de l'or, bien arrangés.
 Personne ne peut l'acheter.
 Rien qu'elle ou moi...
 Les filles ont demandé quelques pièces —
 Et moi, faible (je suis pauvre),
 demain je vendrai quelques moutons
 Pour les belles avec leurs bagues soignées.

Le second :

Aujourd'hui, en passant elle s'est détournée ;
 Avec une ceinture d'or, les franges sur les cuisses, pendantes —
 Ce qui me fait souffrir, c'est sa propre robe blanche —
 Je passerai toute la nuit en courant,
 Et c'est moi qui fais aboyer les chiens.
 Si Rhamadan était un homme,
 Moi-même je lui casserai les genoux,
 Mais Rhamadan est venu de Dieu,
 Moi et toi acceptons ses souffrances.

Ces poèmes sont des poèmes ou plutôt des chants traditionnels, de sorte qu'Athman n'est pas un poète au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire un créateur, c'est plutôt le passeur, celui qui transmet. C'est-à-dire l'une des dimensions rimbaldiennes de la poésie. Passeur mais aussi passant, celui qui ne demeure pas.

Gide a eu un jour le projet de publier les poèmes d'Athman ; il y a renoncé. En voici quelques-uns, copiés de lettres d'Athman à Gide¹ :

Si ton ami est miel
 Il ne faut pas le manger.

Extrait d'une lettre écrite pendant son retour de Paris dans le train (1900) :

Elle avait sans doute seize ans
 Je lui ai fait signe

1. Ces lettres sont conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Que M. François Chapon soit remercié ici de m'avoir permis de les consulter.

Et l'ai embrassée deux fois.
 Ses lèvres de cerises rouges ont augmenté mon charme.
 J'ai vu une lune faible sur la verdure du paysage
 Et j'ai vu des arbres noirs come le diable-Martin.
 À cinq heures du matin, la fille est partie.

À Saint-Étienne :

J'ai vu la sortie des ouvriers et des ouvrières
 J'ai pu passer pour ministre car j'ai mis les gants
 Et j'ai porté la serviette de mon ami Brousse
 J'ai dîné dans une grande brasserie
 Où se trouvent des belles filles
 Pour servir à la place des beaux garçons
 Il y avait parmi ces filles
 Une qui me plaisait assez
 Elle s'appelle Marianne
 Elle avait une taille superbe come une sculpture
 Cette fille est belle
 À faire disputer le père avec le fils.

Cet autre qui semble être un haïku :

Ô toi tu es lourd
 Et lourd et lourd
 Ton visage est humain
 Et ton ombrage est Éléphant.

Et cet autre :

Comme un nom oublié
 Depuis un mois je circule
 Pieds nus
 Habit déchiré de toutes les vieilleses
 Mépris couvrant le ciel
 Bouche pleine de sirop, pleine de miel.

Dans une lettre à Rilke, en route vers l'Algérie, et à qui il conseillait de rencontrer Athman, Gide écrit ceci : « Je ne pense à lui qu'avec un serrement de cœur, car un cousin qui l'avait été voir dernièrement me le peignit comme malade, à moitié fou, souffrant des yeux et dans une assez grande misère. » Puis : « Je crois cependant qu'il vous intéresserait et que vous trouveriez profit à parler avec lui. [...] il a cessé de l'être [guide] depuis assez longtemps déjà, ne sort presque plus de chez lui, m'a-t-on dit, complètement *absorbé* par les pratiques pieuses, perdu dans la prière et dans les méditations. »

Alors le poète est réellement sans livre. S'il écrit, c'est en voyageant ou sur les feuilles éphémères de lettres.

*

S'il y a pour Gide une réelle expérience politique de l'Algérie, alors

on pourrait dire que c'est une expérience fondamentale et totale puisque c'est celle du déracinement. Ce déracinement, Gide l'expérimente au désert, bien sûr ; notons tout de suite que c'est cette expérience qui le mettra à l'abri du grand mouvement idéologique de la fin du XIX^e siècle qui s'achèvera avec le grand massacre de 1914-1918 et dont l'idéologue en France fut, parmi tant d'autres, Maurice Barrès. C'est à partir de ces voyages en Afrique du nord que Gide lui dit dans un article célèbre : « Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? j'ai donc pris le parti de voyager. » De fait, l'expérience du désert est toujours l'anéantissement des limites, du territoire, des frontières, des racines. Il dit du désert : « La terre parle ici une langue différente, mais que je comprends maintenant » (*Feuillets*), puis :

J'aime infiniment le désert. La première année, je le craignais un peu à cause de son vent et de son sable puis, dans l'absence de tout but, je ne savais plus m'arrêter et je me fatiguais très vite. Mais l'an passé je fis d'énormes promenades. Je n'avais d'autre but que de ne plus voir l'oasis. Je marchais ; je marchais jusqu'à me sentir immensément seul dans la plaine. Alors je commençais à regarder. Les sables avaient des veloutements d'ombre au versant de leurs monticules ; il y avait des bruissements merveilleux dans chaque souffle ; à cause du grand silence, le bruit le plus fin s'entendait, parfois un aigle s'essorait du côté de la grande dune. Cette monotone étendue me paraissait de jour en jour d'une diversité plus précieuse.

On pourrait multiplier les passages où le désert algérien est décrit : chaque fois s'inscrit le même désir de se perdre, non pas seulement au sens de se désorienter, mais surtout au sens de s'éloigner de là d'où l'on vient, perdre son point d'origine. Plus encore, on dira que le désert est l'espace qui l'éloigne de tout but. C'est ainsi que Gide, le protestant, jeune huguenot comme il s'est désigné lui-même, a trouvé au-delà des bréviaires religieux ou littéraires de son temps le véritable espace de son déracinement et de sa liberté. Si Gide, de retour en Algérie en 1903-1904, renonce au « grand projet » qui est le sien, d'en rapporter un livre important où « les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques » devaient être soulevées, comme il l'explique dans sa petite préface au *Renoncement au voyage*, c'est que, quoique ces questions le passionnent, il est incapable de vivre autre chose que son expérience fondamentale — celle où il se libère de son occidentalité. Ce livre grave, il l'écrira à propos de l'Afrique noire, vingt ans plus tard, en allant au Congo et au Tchad. Il n'y a donc pas cécité ou aveuglement de Gide, au contraire, sans doute une lucidité extrême, celle qui lui faisait écrire à sa mère, dès son second voyage en mars 1895 : « Comme je souffre des Français ! ». Plus tard, d'ailleurs, revenant sur ce projet (en 1933), Gide écrit :

Si j'avais tenu ce journal, lors de mon premier voyage en Algérie, comme j'ai fait quotidiennement au Congo, sans doute eussé-je parlé de l'affaire des phosphates de Gafsa que je pouvais alors suivre de près, du retrait progressif des Pères blancs après la mort du cardinal Lavignerie, et surtout de l'arrivée des tonneaux d'absinthe pour la réduction des indigènes et de l'expropriation des Arabes par le procédé de la banque Cazenave selon une méthode monstrueuse que j'aurais sans doute exposée... (*Journal*, p. 1155).

Mais cette lucidité, ce sens critique extrême ne pouvait sans doute pas recouvrir complètement une autre dimension gidienne, la dimension lyrique, dira-t-on, cette dimension positive, sans ombre, par où, d'une certaine manière, il s'est fait lui-même arabe, homme du désert, homme du dénuement et homme nomade.